

INTRODUCTION

.....

À trois voix

Le mot réflexivité s'impose aujourd'hui dans le langage courant de sciences sociales qui n'ont donc pas fini de s'interroger sur la teneur et la validité de leur énoncé. Du latin *reflectere*, littéralement fléchir en arrière, pour signifier plus généralement quelque opération de retour de la pensée sur elle-même, le terme a donné lieu à de multiples déclinaisons allant de l'« ego-histoire » aux « auto-analyses » avec leurs variantes « auto-socio-biographiques » littéraires, expérimentées par exemple par l'écrivaine Annie Ernaux¹. Depuis quelques années, tout dossier de qualification universitaire ne va pas sans récit plus ou moins critique de son propre itinéraire de recherche. Autant dire que nous sommes loin désormais du positivisme initial du XIX^e siècle qui voulait que tout savoir sur la société s'affranchisse des emprises subjectives et croyantes. Parmi les divers dispositifs préalables ou intermédiaires de suivi et de contrôle de soi qu'implique le cours réflexif actuel, il en est un qui remonte loin dans le temps : le journal intime qui consigne au jour le jour les actes et pensées d'une existence. Il trouve une de ses sources dans les *Hypomnemata* des Antiques, notes périodiques et personnelles qui constituaient, pour les Stoïciens notamment, une mémoire matérielle des choses lues, imaginées ou vécues. Michel Foucault, dans ses études sur le souci et la connaissance de soi, a mis en relief leur importance dans la constitution du sujet occidental. Le philosophe précisait que ces écrits sur de multiples supports plus ou moins périssables « ne constituent pas un "récit de soi" ; leur objectif n'est pas de mettre en lumière les arcanes de la conscience dont la confession – qu'elle soit écrite ou orale – a une valeur purificatrice. Le mouvement qu'ils cherchent à effectuer est l'inverse de ce dernier : il ne s'agit pas de traquer l'indéchiffrable, de révéler ce qui est caché, de dire le non-dit, mais au contraire de rassembler le déjà-dit : de rassembler ce que l'on pouvait entendre ou lire, et cela dans un but qui n'est pas autre chose que la constitution de soi² ».

1. ERNAUX Annie, *L'écriture comme un couteau* (entretien avec Frédéric-Yves JEANNET), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, p. 23.

2. FOUCAULT Michel, « Entretien », in Hubert DREYFUS et Paul RABINOW, *Michel Foucault, un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1984, p. 340.

Aujourd'hui, l'écrit privatif qui jalonne le travail de recherche, qu'il soit d'enquête ou plus intime encore, revêt un caractère implicitement fonctionnel en sciences humaines. Il donne d'ailleurs rarement lieu à publication, sauf exception dans le cas de grands auteurs et souvent à titre posthume. Instrumental plus que constitutif, il fait partie des archives personnelles remises dans l'atelier du savoir. À peine transparent-il parfois de façon fragmentaire dans le fil réflexif des énoncés. C'est précisément la tenue d'un journal hebdomadaire pendant plus d'une trentaine d'années qui est à l'origine de notre présent récit sur le savoir en train de s'éprouver dans le temps, avec ses prises de relais et ses menaces d'oubli et de disparition. Plus d'un millier de pages à l'écriture bien tassée, dans une série de cahiers à couverture cartonnée et mouchetée (encadré 1). La première entrée remonte au mois d'octobre 1989 ; son scripteur : un quadragénaire transitant de l'exercice professionnel de la sociologie dans un ministère technique vers une requalification académique par l'engagement d'une seconde thèse universitaire. Journal vraisemblablement ouvert par besoin de réassurance face aux épreuves qui s'annoncent, et où sont consignés les doutes du chercheur décalé, ses démarches pour justifier son parcours de rupture avec le cours normal de l'emploi, le chemin qui le conduit à prendre pour objet la recherche urbaine, domaine de connaissance dont il fut précisément un des administrateurs. S'enchaînent dès lors les étapes d'une carrière académique tardive mais aux épreuves d'enquête diversifiées. Soit une trajectoire qui marque une époque de la discipline naguère travaillée par la tension entre mondes professionnel et académique. Trente années donc de traversée de milieux sociaux et intellectuels différenciés, dont le journal réfracte les moments mémorables, entretiens, colloques, soutenances, jugements, mais aussi les errements et les doutes ainsi que les événements plus intimes encore, amitiés formées, aventures sentimentales, décès de proches, etc. L'envers du décor, pourrait-on dire, qui met l'accent sur ce que les récits de carrière éludent souvent. Entremêlement d'émotions et d'institutions que l'histoire des savoirs commence à peine à explorer sur la longue durée³.

Plutôt que de se livrer à un simple récit autobiographique, notre essai voudrait profiter de son matériel diariste pour explorer quelques liens mutuellement exclus entre vies personnelle et intellectuelle au fil du temps, mais aussi pour situer l'œuvre produite dans son contexte, notamment à partir de ses éléments de réception repérables. Une sorte d'enquête, donc, sur l'amont et l'aval, l'arrière-plan et le premier plan d'une séquence particulière de production de connaissances. Une logique primaire voudrait que l'on relise la séquence de ces trente années de reconversion à partir des thèmes saillants qui ressortent du journal. Par exemple, le pittoresque des cénacles traversés, les figures fascinantes ou répulsives croisées, les paysages de respiration, les obligations parentales, les rêves énigmatiques, les bruits du monde au lointain. Mais ce serait trop vouloir faire parler le matériau intime à partir de lui-même alors qu'il ne peut avoir de sens ici que dans son rapport à l'histoire d'un travail intellectuel cadré, avec les épreuves éditoriales ou

3. WAQUET Françoise, *Une histoire émotionnelle du savoir. XVII^e-XXI^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2019. Plus généralement : TRUONG Nicolas, « Le tournant émotionnel de la vie intellectuelle », *Le Monde*, 12 janvier 2021.

publiques qui en marquent le tempo. C'est donc à partir des étapes thématiques en entités repérables (« urbanités », « littérarités », « religiosités », etc.) correspondant chacune aux différents centres de gravité des communautés de savoir successivement traversées que nous prélèverons des extraits significatifs de journal, à un taux infinitésimal faut-il le préciser, soit de l'ordre d'une quarantaine de pages sur un millier – prélèvement infime (0,04 %) qui forme malgré tout près de 20 % du volume du présent ouvrage.

Encadré 1 – Cahiers



Bien qu'au tournant des années 1990 le scripteur soit passé comme tant d'autres de la plume au clavier d'ordinateur, son journal intime dont il est ici question n'a pas quitté l'écriture manuelle, pratique immémoriale souvent justifiée pour sa qualité matérielle et sensorielle de transfert direct de la pensée au papier. L'absence de ratures est due à la technique du stylo à encre effaçable découverte au début des années 2000.

Mais avant de suivre ce cours, il a semblé utile de s'entendre au préalable sur les enjeux théoriques de la réflexivité dans nos disciplines (« Réflexivités », chapitre I), histoire de donner un cadre plus global à cette étude de cas certes individuel, mais qui témoigne au plus près des rapports discrets entre existence et connaissance. Dans la suite de cette mise en perspective nous évoquerons à titre illustratif la dynamique et la texture même des cahiers qui sont à l'origine de notre rétrospection analytique. Soit quelques pages sélectionnées et commentées en guise d'échantillon de la topique développée au fil des entrées (« Intimités », chapitre II). Nous aborderons ensuite les entités ou milieux successifs explorés.

Le chapitre III intitulé « Urbanités » renvoie autant au phénomène d'urbanisation du monde depuis la révolution industrielle qu'à la catégorie savante que cette histoire a produite. C'est précisément lors de son entrée en discipline que l'étudiant en sociologie de la fin des années 1960 eut à connaître cet objet en passe d'acquiescer le statut de spécialité. Qu'il soit enjeu de gouvernance, stade culturel de la modernité ou simple cadre de la vie quotidienne, l'« urbain », comme il se disait alors, est un des mots-clés qui ont accompagné la refondation de la discipline après la Seconde Guerre, à l'instar du « travail » ou de « l'éducation ». La première thèse que notre sujet a soutenue portait ainsi sur la politique urbaine de la municipalité d'Aix-en-Provence rapportée à l'histoire sociale de la ville. Enquête socio-historique sur l'articulation entre un appareil politico-administratif et les transformations territoriales qui fut aussi une porte d'entrée dans l'exercice professionnel de la discipline universitaire dans un ministère technique (Équipement, significativement devenu aujourd'hui Écologie). C'est après une quinzaine d'années d'expertise sur des questions aussi segmentées que celles de l'habitat ou des transports que notre ingénieur social s'orientera vers sa seconde thèse, d'histoire critique de sa spécialité savante cette fois. Ainsi s'engage le parcours de reconversion qui a provoqué l'ouverture du journal. La publication dans des presses universitaires et les charges d'enseignement qui ont suivi la soutenance ont progressivement modifié l'état symbolique du nouveau postdoctorant qui embrasse la carrière d'enseignant-chercheur associé, tout en assurant la codirection d'une revue de recherche urbaine au sein de son ministère. Tout cela, avec les tribulations de l'enquête directe, fut vécu par lui comme une sorte d'aventure dont le résultat formaté en articles, cours et livres n'épuisait pas la matière rencontrée ni les émotions éprouvées. Au creux des interrogations sur la suite à donner à ce retour académique, l'idée vint alors de passer à la fiction pour rendre plus pleinement raison de cette expérience marquante.

Le titre du chapitre IV emprunte au courant formaliste russe le terme technique de « Littérarités » – ce qui caractérise un texte comme littéraire (*literaturnost*). C'est là une des questions qui furent directement posées à notre postdoctorant lorsqu'au moment de la publication de sa seconde thèse il se lance dans le double fictionnel de son enquête en relisant son journal. Son « adieu au voyage », en quelque sorte, pour reprendre le titre d'un essai de Vincent Debaene sur les ethnologues transformés en écrivains au retour des lointains. « La tarente fume » fut le premier titre de cette tentative en forme de roman d'initiation au métier d'écrivain : tarente est le nom d'un petit lézard qui apparaît sur un mur près de la lanterne les nuits

d'été dans la villa familiale du Midi. Le reptile se retrouve à la fin du récit dans une gravure d'Escher, où il sort de son propre dessin pour venir fumer par les naseaux au-dessus d'un dodécaèdre, « au sommet de son existence » commente le dessinateur, avant de rejoindre un cendrier d'étain puis de retrouver l'aplat à deux dimensions du dessin d'où il était sorti (photo de couverture).

Image métaphorique du cycle de reconversion au cœur du récit, lequel s'est de fait soldé par un échec éditorial qui a suscité un rebond d'étude sur ce qu'écrire veut dire selon les différents genres. L'écrivain refusé entreprend alors de remettre à plat les rapports de concurrence, de complémentarité et d'interférence entre sciences sociales et littérature. La ville, la misère, l'exotisme et le sacré servent de terrains d'analyse. À la même période, l'analyste perdu dans ses puits de lectures vit un temps une rencontre sentimentale qui rend plus concret l'état de possession étudié. La soutenance d'habilitation dans l'amphithéâtre Durkheim en Sorbonne marque cependant l'enfermement durable de l'auteur dans la condition discrète de chercheur obscur, qui n'en a pas moins su éveiller la curiosité des membres éminents de son jury. Le livre qui accompagne le dossier d'habilitation fait d'abord figure d'hapax épistémique, avant d'entrer une décennie plus tard dans la catégorie des études de référence pour les générations suivantes qui s'intéresseront à la question de la tension ou de la tentation littéraire dans les sciences sociales. Mais avant cela, l'explosion des tours de New York confirme, vingt ans après la révolution iranienne soldée par le pouvoir sans partage des mollahs, la remontée du religieux à l'avant-scène symbolique du monde. Dans ce paysage éclaté, les utopies de transformation sociale d'hier semblent céder le pas devant la résurgence des traditions qu'aiguise la globalisation des tensions entre pays dominants et dépendants.

« Traductibilités » (chapitre v), autre terme technique au pluriel, renvoie à tout ce qui est traduisible, notamment à cette nouvelle traduction de la Bible qui fait parler d'elle dans les journaux télévisés et qui retient alors l'attention de notre analyste : une expérimentation littéraire qui associe exégètes pratiquant la critique historique et écrivains de renom étrangers à toute confession. La polémique suscitée par cette « Bible des écrivains » dans l'espace public offre l'occasion d'une étude inédite et concrète sur les relations entre archéologie scripturaire et création poétique. De cette enquête menée dans divers milieux lettrés, mais aussi dans le monde des médias et des institutions religieuses, il ressort une chaîne de paradoxes entre biblistes poussant au subvertissement de la vulgate, écrivains mécréants marchant sur des œufs, éditeur religieux tirant les marrons du feu de l'embarras provoqué, etc. Peu après avoir publié cette enquête haute en couleurs, le quinquagénaire voit enfin la terre promise par sa mise à disposition au sein d'un laboratoire et d'une revue académique dédiés aux sciences sociales des religions. Tel Moïse, il n'est pas sûr que son âge avancé lui permette de goûter pleinement au lait et au miel de l'Éden qui se profile à l'horizon. Les discrets savants biblistes rencontrés, « gardiens du Texte » soudainement mis en valeur dans une série remarquée de la chaîne Arte, valent bien un coup de projecteur supplémentaire. Ces éclaireurs du passé ont notamment su retracer le lent et périlleux travail d'objectivation des écritures saintes que Réforme et modernité ont activé. Libéré de toute entrave

parentale, ministérielle et de justification universitaire, le sociologue prend dès lors son bâton de pèlerin pour rendre visite aux philologues, archéologues, historiens et théologiens dispersés, mais héritiers de la « crise moderniste » au sein des Églises déclinantes. Ce tourisme ethnographique l'oblige à réapprendre son grec et son latin et à faire des stages d'hébreu, sans parler de l'apprentissage théologique. Mais les charges nouvelles de rédacteur de revue le rappellent à son propre établi. Un nouvel essai, voyage au pays des exégètes, et dont le journal se fait l'écho, conserve la trace de cette période. Ici, l'enquête est rendue dans le chapitre VI, « Biblicités », néologisme qui associe l'objet biblique et la cité savante qui lui donne sens. La soixantaine passée à l'écart des utilités comme des légitimes luttes contre la caporalisation néolibérale de la recherche à la fin des années 2000, le pèlerin converti du savoir se laisse prendre par l'énigme de sa dernière auberge.

« Religiosités » (chapitre VII) : plutôt que de se perdre dans l'exploration des humanités en voie de disparition, il semble temps pour le rédacteur de revue de revenir sur ces sciences sociales du religieux qu'il sert fidèlement depuis quelques années. Leur objet problématique tient au lien caché avec la subjectivité croyante. Notre ouvrier de la onzième heure, bientôt atteint par la limite d'âge, s'emploie dès lors à prendre son propre laboratoire d'accueil pour terrain d'enquête. Retour en boucle, donc, vers le geste inaugural de notre séquence avec cet autre objet de litige épistémique que constituait la ville. Les conditions ne sont pourtant plus les mêmes : hier le chevalier errant partait à l'assaut d'un moulin académique ; en cette dernière étape le même s'empresse de solder honorablement son compte d'observateur-participant. Sans parler du poids des années sur un vaillant petit corps de coureur de fond avec ses premiers signes de fatigue et de dérèglement. Plutôt que de faire parler ses collègues dans l'artifice de l'enquête avec guide d'entretien à l'appui, l'animateur de séminaire ou le coordinateur d'archives note et rédige tout ce qu'il lit, entend, voit autour de lui et éprouve lui-même en tant qu'acteur. Son livre de synthèse sur les sociologues des religions se double d'un collectif biographique qu'il dirige sur les refondateurs de la spécialité d'après-guerre. Dans le silence du confinement pandémique qui suit ces dernières publications, le diariste estime alors qu'il est peut-être temps de récapituler ses voyages chez les experts en urbanisme, les écrivains de la comédie humaine, les traducteurs de la Bible, ses exégètes patentés et les savants en religions de toutes sortes. Un fil rouge relierait-il ces explorations successives ? Et dans cette hypothèse, s'inscrit-il dans le plan des méthodes et des connaissances produites sur la dynamique des microcosmes intellectuels explorés ? Ou plutôt dans celui des dispositions et visions personnelles de l'explorateur que chaque nouvelle contrée visitée actualise ? Y a-t-il d'ailleurs quelque utilité sociale à chercher une telle continuité dans ce travail au long cours, d'abord solitaire puis devenu progressivement collectif par les réactions et les collaborations qu'il a induites ?

Dans la présentation de sa thèse sur la « division du travail social », Durkheim écrivait voilà plus d'un siècle que la recherche sociologique ne mériterait pas une heure de peine si elle ne devait avoir qu'un intérêt spéculatif. Par ces mots, il vouait la discipline naissante à l'amélioration de la condition sociale, « à aider à trouver

le sens dans lequel nous devons orienter notre conduite, à déterminer l'idéal vers lequel nous tendons confusément⁴ ». Ces finalités mélioratives et morales peuvent paraître aujourd'hui bien idéalistes ou datées avec le recul d'une histoire faite de tragédies. En tout état de cause, il nous semble que la valeur et la finalité du travail sociologique ne peuvent qu'être reconnus à l'aune des intérêts de connaissance que la division du travail social ne manque pas de multiplier. Agences ministérielles, cercles académiques, corporations disciplinaires, champs thématiques, collèges invisibles, constituent ainsi autant de cadres susceptibles de conférer du sens aux déplacements et bifurcations d'un parcours où se croisent vie intime et œuvre savante. Dans son approche des « vies savantes », l'anthropologue Nicolas Adell estime à cet égard que « l'on n'a pas toujours pris la mesure de la résonance des œuvres dans la mise en forme de soi et du fait que l'objet de recherche exerce sur le sujet qui cherche des effets en retour qui orientent la lecture de soi, rendent sensible à certaines données biographiques ou à certains rapports qui renforcent le jeu des échos⁵ ». Cette hypothèse qui renverse le vieux schéma controversé depuis Sainte-Beuve des influences de la vie de l'auteur sur son œuvre vient ici à la rencontre de notre expérimentation sur les jeux d'écho entre l'intimité du journal, la consistance de l'œuvre et la trace qu'elle laisse dans les effilochements du commentaire et de la transmission. S'il y a une logique à indexer notre parcours de reconversion académique à un rattrapage personnel de niveau culturel, le passage d'un milieu intellectuel à l'autre comme objet de recherche vient ainsi corroborer par sa récurrence l'hypothèse de l'œuvre comme clé de lecture d'une trajectoire. En effet, la parenté entre ces terrains successifs ne se joue pas seulement dans le fait qu'il s'agit précisément de serviteurs de la vie de l'esprit, mais surtout dans la manière dont ils ou elles ont été approchés. Au-delà des cadres disciplinaires ou théoriques mobilisés pour entrer en contact avec les communautés initiatiques de savoir, tels par exemple les concepts de champ selon Bourdieu ou de configuration selon Elias, la part de l'expérience d'enquête et de la description des milieux a toujours prévalu sur la quête improbable d'un système unifiant d'explication susceptible de bousculer les paradigmes en place. En dépit d'un travail constant de réflexivité sur l'objet, le résultat des investigations s'inscrit dans une perspective théorique à faible portée, comme par exemple la détermination de persévérances dans l'être de recherche lors de l'examen des trajectoires ou la détection de malentendus créatifs lors de l'analyse des conflits de traduction. Ces reconstructions à bas régime conceptuel répondraient homothétiquement au faible enjeu des examens de rattrapage qui jalonnent ce parcours. Rattrapage tout relatif d'ailleurs, ne fût-ce qu'au plan statutaire, puisque le converti ne s'est jamais prévalu d'un poste universitaire à part entière dès lors qu'il a transporté ses bagages de contractuel de l'État jusque dans sa mise à disposition finale auprès du CNRS. On ne s'étonnera donc pas qu'à la différence de toute voie royale « héréditaire » ou à l'inverse de toute conquête

4. DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1986, p. xxxix (1^{re} éd. : Félix Alcan, 1893).

5. ADELL Nicolas, « De la vie devant soi. Vie savante et biographie scientifique », in Nicolas ADELL (dir.), *La vie savante. La question biographique dans les sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France, 2022, p. 39.

méritocratique notre trajectoire intermédiaire enchaîne les carrefours critiques et les bifurcations qui font de nécessité vertu. Hormis le passage de la province à la capitale, une telle *aurea mediocritas* a sans doute peu à voir avec les brillants récits d'émancipation de classe qui ont fleuri ces dernières années au sein même de la sociologie⁶. Point donc ici d'injonctions contradictoires entre trahir le milieu de ses origines ou le venger⁷. Si le terme de classe s'avère bien trop polysémique pour donner un cadre à notre périple professionnel, le journal intime ne reflétera pas moins les états de conscience que l'on retrouve dans les « transitions positionnelles et dispositionnelles » de certains migrants sociaux⁸. Quoi qu'il en soit, plus que de transfert de classe au sens socio-économique du terme, il faudrait être attentif dans notre cas aux translations de valeurs et de cadres d'expérience entre les fonctions technico-politiques et académiques du savoir.

L'épilogue refuse de conclure le récit de reconversion en en donnant le fin mot. Le narrateur, à nouveau rendu à la « croisée des chemins », hésite en effet entre plusieurs voies : trouver un sens à l'expression populaire « C'est compliqué ! », à l'usage décuplé depuis la dernière pandémie ; faire enfin œuvre d'imagination en racontant la vie future de ses vestes, pantalons, bibliothèque et dossiers après sa propre disparition ; se pencher sur d'autres fins de parcours qui relèvent de figures intellectuelles sans commune mesure avec son modeste trajet. Entre « style tardif », évasions, repentirs, retraits discrets et progressifs de l'esprit à l'entrée du grand âge. Ou bien aller plus loin encore dans la reconnaissance des passages multiples de l'intimité à l'extimité, travail collectif sur archives oblige. Mais il semble plus prosaïquement qu'au vu de ses derniers articles il n'a pas fini de tourner autour de la très politique question religieuse. Effet d'entraînement ou d'hystérèse que le diariste traduit en « pente fatale », bien loin de tout glorieux style tardif. Le travail du temps sur les formes et les parcours de connaissance poursuit ici son œuvre.

Enfin quant à la forme, précisons que nos tribulations se déploient à trois voix. D'abord le « je » de l'auteur du journal. Puis le « il » du personnage narré à distance, à la manière du héros ou de l'anti-héros des *Flambeurs d'hommes* de Marcel Griaule⁹. Enfin le « nous » du narrateur qui enrôle son lecteur dans le

6. Citons entre autres et dans des optiques sociologiques différentes : ERIBON Didier, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs-Essais », 2018 (2009) ; LAGRAVE Rose-Marie, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, Paris, La Découverte, coll. « L'Envers des faits », 2021 ; MOREAU Gilles, *S'asseoir et se regarder passer. Itinéraire(s) d'un sociologue de province*, Paris, La Dispute, 2022 ; ALTER Norbert, *Sans classe ni place. L'improbable histoire d'un garçon venu de nulle part*, Paris Presses universitaires de France, 2022 ; BRONNER Gérard, *Les origines. Pourquoi devient-on qui l'on est ?*, Paris, Flammarion, coll. « Autrement », 2023 ; PELLETIER Julien, *Quand j'ai quitté l'île Népawa*, Paris, Julliard, 2023 ; BRONNER Gérard, *Exorcisme*, Paris, Grasset, 2024.

7. VÉRON Laélia (avec ABIVEN Karine), *Trahir ou venger. Paradoxes des récits de transfuges de classe*, Paris, La Découverte, 2024.

8. PASQUALI Paul, « Déplacement ou déracinement ? Du "Boursier" hoggartien aux migrants de classe contemporains », in Chantal JAQUET et Gérard BRAS (dir.), *La fabrique des transclasses*, Paris, Presses universitaires de France, 2018, p. 89-116.

9. GRIAULE Marcel, *Les flambeurs d'hommes*, Paris, Calmann-Lévy, 1934. Notons que cette troisième personne d'énonciation des aventures de l'ethnologue peut sembler aujourd'hui d'un style bien suranné. Dans ses premiers essais d'ego-histoire, l'historien Georges Duby avait finalement renoncé à la troisième personne initialement empruntée « craignant de sembler affecté » (DUBY Georges, *Mes ego-histoires*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2015, p. 69). Pour notre part, l'alternance entre les régimes et personnes d'énonciation de notre

commentaire. En principe omniscient, le même narrateur ne se prive pas d'évoquer et de commenter tout ce qui dans le journal échappe à notre extraction infinimentale mais qui contribue à l'information du lecteur et à la logique du récit. La typographie même traduit ces dénivellations : des caractères de taille inférieure fixent les extraits de journal, à l'instar des vignettes documentaires en encadré. L'alternance entre ces instances énonciatives marque ainsi le travail analytique de dissociation de soi qui se joue dans le compte rendu des petits tourments de l'observateur-participant qui passe d'un terrain à l'autre. Notre *Parcours sociologique* s'illustre enfin dans son sous-titre par les principaux domaines d'objet – *ville, littérature, religion* – auxquels se rattachent les différents milieux savants rencontrés.

◆ REMERCIEMENTS

Cette expérience de pensée et d'écriture doit beaucoup à nos conversations et échanges amicaux avec le regretté Claude Langlois (1937-2024), historien férus d'autres sciences sociales. Mes remerciements vont également à Dominique Iogna-Prat, Salvador Juan, Monique Labrune et Yann Potin qui ont suivi tout ou partie de son élaboration. Ils vont aussi à Valentine Coppin, éditrice, qui a relu et corrigé la dernière version, et à Philippe Portier qui accueille l'ouvrage dans la collection « Sciences des religions » qu'il dirige, quand bien même l'objet religieux rencontré dans nos terrains n'est sans doute pas vraiment au centre du propos. Et je n'oublie pas pour finir de remercier la direction de Césor (Centre d'études en sciences sociales du religieux, EHESS-CNRS), mon laboratoire, pour son coup de pouce éditorial.

développement facilite sans doute le maintien de la troisième personne pour le récit commenté de l'itinéraire intellectuel ou professionnel en question.